

Victor SEGALEN (1878-1919) : Introduction biographique *

par le Docteur Michel VALENTIN

« Marine, médecine et poètes », tel est le titre que nous avons voulu donner à cette séance, et certains trouveront que ces mots ne suffisent pas pour exprimer la richesse de l'œuvre de Victor Segalen, médecin de la Marine, poète, romancier, archéologue, incomparable peintre de la Polynésie et de la Chine, dont cette année marque à la fois le centenaire et, si l'on ose dire, la résurrection officielle, enfin.

Je ne vous ferai qu'un bref prologue, pour vous situer les jalons de son existence tragiquement terminée dans une forêt de sa Bretagne natale, en 1919, tandis que les différents thèmes et l'esprit de son œuvre vous seront exposés ensuite avec infiniment plus de talent que je ne pourrais le faire.

Il naquit à Brest, le 14 janvier 1878. Son père était « écrivain » au Commissariat de la Marine, homme doux et bienveillant, doté d'une certaine fortune. Sa mère, Ambroisine Lalance, était la nièce du médecin de la Marine Pierre-Charles Cras, professeur et chirurgien en renom, père du Médecin-Général Charles Cras et de l'Amiral Jean Cras, le compositeur de « Polyphème ». Elève des Jésuites, il passe son baccalauréat après quelques difficultés en 1894, fait une brillante philosophie et commence, en novembre 1895, son P.C.N. à Rennes où sa mère, qui tient à le surveiller de près (et il en souffrira), vient habiter avec sa sœur plus jeune.

Reçu premier au P.C.N., il repart à Brest, décidé à préparer à l'Ecole annexe de Médecine navale le concours de Bordeaux. Après un premier échec, il est reçu en 1898.

L'Ecole de Médecine navale de Bordeaux était alors un sévère établissement, où Segalen dut se plier à la discipline. Il fut un excellent étudiant, vite reçu à l'externat, intéressé spécialement par la psychiatrie. Il se plaît

* Communication présentée à la séance du 16 décembre 1978 de la Société française d'histoire de la médecine.

à suivre les concerts et commence à lire beaucoup ; ainsi découvre-t-il Huysmans. Et en 1899, l'aumônier Lelièvre le présente au Père Thomasson, qui l'introduit à Ligugé, auprès du grand écrivain revenu à la foi catholique, alors que lui-même, confusément, s'en éloigne. Les deux années suivantes, coupées de quelques troubles de santé, l'engagent peu à peu vers l'étude des maladies mentales et leurs rapports avec la littérature. Il hésite entre plusieurs sujets de thèse, tous plus ou moins liés aux lettres ou aux arts, sur Wagner, sur l'ancienne Egypte, pour finalement en préparer une, axée sur les hommes de lettres du XIX^e siècle : « Les cliniciens ès lettres », qu'il soutient brillamment le 29 janvier 1902, sous la présidence du professeur Morache. L'étape est capitale car, lors de la préparation de sa thèse, il a pris contact, à Paris, avec Rémy de Gourmont, Brieux, Catulle Mendès, Max Nordau et le psychiatre Maurice de Fleury, et il a revu Huysmans. Depuis 1898, il s'est lié avec Saint-Pol-Roux, puis bientôt avec Georges-Daniel de Monfreid, et ces amitiés avec des amis de Gauguin l'orienteront.

Après un stage à Toulon, médecin de 2^e classe, il est désigné pour la *Durance*, stationnaire du Pacifique. Rejoignant par l'Amérique, il se lie, à bord d'un paquebot, avec l'ethnologue Louis Lejeal, professeur au Collège de France. A San Francisco, une fièvre typhoïde l'immobilise pendant trois mois, et il ne rejoint Tahiti que le 23 janvier 1903. Et cette étape polynésienne de sa vie sera elle aussi primordiale. Parcourant sans cesse le Pacifique, touchant les Wallis, Nouméa, les Gambier, les Touamotou, les Marquises, les îles Sous-le-Vent, séjournant à Tahiti, il s'approprie avec une étonnante facilité les restes épars et les traditions de la vieille civilisation maorie qu'étouffent les nouveautés d'Occident, et prépare ainsi le poème admirable des *Immémoriaux* qui paraîtra en 1907. Mais aussi son *Journal des Îles*, récemment édité, et son *Cahier officiel d'observations* de la *Durance*, comme divers articles retrouvés dans la presse nous renseignent sur ses tâches, harassantes parfois, de médecin de bord, par exemple lors du cyclone des Touamotou. Enfin, il suit à la trace Gauguin dont ses amis lui ont parlé, arrivant trop tard pour le voir vivant, et recueillant pieusement sa palette, ses toiles et bois sculptés qu'il confiera plus tard en garde à Saint-Pol-Roux. La *Durance*, en fin de campagne, retourne en France, touchant Batavia qui déçoit Segalen, et Ceylan. Or, à Colombo, une avarie de machine retient le navire plusieurs semaines ; occasion pour Segalen de prendre un premier contact profond avec le bouddhisme et ses moines. Une des caractéristiques de sa vision des pays est de voir les êtres dans ce qu'ils sont en eux-mêmes, et jamais de se comporter en touriste extérieur ou étranger. Il prend conscience pour la première fois de l'Extrême-Orient, et *Siddhartha* nous en témoignera, deux ans plus tard. Après la halte de Ceylan, la *Durance* repart jusqu'à Djibouti, où Segalen retrouve les traces de Rimbaud, même des gens qui l'ont connu. Et la dernière escale de ce long voyage est l'Egypte, qui fascine le visiteur hâtif du Musée du Caire, contemplant le mystérieux regard de la reine Nefertiti. Le 4 février 1905, la *Durance* s'amarre à son coffre à Toulon.

Passons maintenant quelques mois. Médecin de l'Ecole des Mousses après son congé, Victor Segalen épouse à Brest, le 3 juin 1905, Yvonne Hébert,

filie d'un médecin très bon et très cultivé. Sa femme, qui lui donnera trois enfants : Yvon, Annie et Ronan, comprend le caractère exceptionnel de son mari et approuve ses choix. Nommé à Toulon sur la *Couronne*, Segalen n'en garde pas moins ses contacts avec le monde intellectuel parisien, correspondant avec le philosophe Jules de Gaultier, devenant l'ami de Debussy. Car la musique fut une part de sa vie toujours, depuis son étude de 1902 sur les *Synesthésies*, et jusqu'à son projet avorté de faire composer par Debussy les partitions de *Siddhartha* et d'un drame lyrique, *Orphée-Roi*. Mais le voilà bientôt ressaisi par l'Extrême-Orient : se faisant nommer élève-interprète de la Marine, suivant les cours des Langues orientales et du Collège de France, il sera reçu à l'examen en 1909. La troisième étape chinoise de sa vie se prépare, allant l'occuper tout entier presque dans les dix années qu'un trop court destin lui assigne, entrecoupées d'ailleurs par les drames de la guerre mondiale dans laquelle il jouera dignement son rôle de médecin aux armées.

De ses trois séjours en Chine et de son œuvre alors, on vous parlera longuement. Je ne trace donc qu'une courte esquisse. Interprète de la Marine, il peut être détaché deux ans, pour se perfectionner dans la langue, auprès de l'ambassade de France à Pékin, où il arrive le 12 juin 1909. A Tien-Tsin, il va voir Paul Claudel. Gilbert de Voisins, que Claude Farrère lui a fait connaître, le rejoint, et tous deux commencent une grande expédition vers le fleuve Jaune et le fleuve Bleu. C'est là que Segalen retrouve sur une canonnière celui qui deviendra un de ses plus chers amis, Jean Lartigue (1886-1940).

Je ne prononce ce nom qu'avec émotion. J'ai eu la chance de connaître dans ma jeunesse le commandant Lartigue qui, devenu contre-amiral, allait tomber au champ d'honneur en 1940. Son fils, François Lartigue, enseigne de vaisseau, lui aussi mort tragiquement pour la France, était un de mes amis d'enfance. J'entends encore la voix chaude et ironique de Mme Lartigue, et celle plus sourde du Commandant, évoquer avec ferveur les expéditions en Chine, un naufrage sur le Yang-Tsé, le sauvetage d'une princesse chinoise qui avait reçu le fatal lacet de soie (*) la condamnant pour je ne sais quelle erreur protocolaire au suicide volontaire. Jean Lartigue fut pour Segalen l'ami le plus éprouvé, et ce fut lui qui publia, en 1923 et en 1935, l'œuvre archéologique si importante laissée par Segalen. Chang-Haï, le Japon, Hong-Kong, pour retrouver sa femme et son fils Yvon arrivant de France, puis trois années à Pékin et à Tsien-Tsin, dans diverses activités médicales et archéologiques, tels furent les jalons de ce premier séjour terminé en 1913.

Rentré en France, Segalen prépare une grande mission archéologique au centre de la Chine, avec comme équipiers Jean Lartigue et Gilbert de Voisins. Ils partent à la fin de 1913. Au décours d'une longue randonnée, la déclaration de guerre les surprend dans le Yunnan, et ils regagnent la France en octobre 1914. Jean Lartigue part aux Fusiliers-Marins, Gilbert de Voisins

(*) Est-ce une trace de cette histoire, le passage du *Fils du Ciel*, page 140, évoquant « le lacet jaune... lien fatal qui délivre... relation historique, rien de plus » ?

dans l'Infanterie coloniale, et Victor Segalen, après diverses affectations, obtient enfin de rallier la brigade de Ronar'ch à Nieuport, y retrouvant Lartigue et son ami Quinton, l'homme du sérum marin. Bientôt, gravement malade, il est ramené à Brest, puis affecté à l'Hôpital maritime.

Or, la Chine l'occupe toujours. On vous parlera de l'extraordinaire série de livres qu'elle lui inspira, depuis le poème des *Stèles* de 1912 jusqu'à l'admirable roman presque stendhalien *René Leys*, qui ne paraîtra qu'après sa mort. Une mission imprévue, pour recruter des travailleurs chinois, sera l'occasion de son troisième séjour, après un long voyage par Londres, Bergen, Pétrograd où il admire le musée de l'Ermitage et rencontre le sinologue Alexieff, puis le transsibérien. Il arrive à Pékin le 25 février 1917, se rend à Nankin et Chang-Hai. Tout en examinant 200 travailleurs par jour, il visite des tombes et corrige les épreuves de *L'hommage à Gauguin*. Puis la mission piétine, et finalement regagne la France le 2 mars 1918. A Brest, il reprend son service à l'hôpital, en pleine épidémie de grippe espagnole, et tombe lui-même gravement malade. Il tente de reprendre le contact avec Claudel, travaille sans relâche à ses livres inachevés, mais sa santé se délabre de plus en plus. Au début de 1919, il est hospitalisé au Val-de-Grâce, puis part deux mois en congé en Algérie chez Charles de Polignac. Il lutte contre un mal mystérieux. Le 21 avril 1919, il écrit à Jean Lartigue : « Je suis lâchement trahi par mon corps... Je n'ai aucune maladie connue... la vie s'éloigne de moi ». Pourtant ses médecins tentent de comprendre : il cite les noms de Le March'adour, de Delahet, praticiens de haute valeur que certains d'entre nous ont profondément estimés. Revenu se reposer en Bretagne à Huelgoat, le 21 mai 1919, il part se promener en forêt, et ne rentre pas le soir. Sa femme le retrouvera seulement le 23, exsangue malgré un garrot de fortune, profondément et mortellement blessé par une souche taillée en biseau sur laquelle il était tombé, un Shakespeare à ses côtés. A 41 ans.

Mais pour ceux qui l'aiment, maintenant que paraissent peu à peu ses écrits, jamais il n'a été aussi vivant.

Orientation bibliographique :

- La librairie « L'Asiathèque », 6, rue Christine, 75006 Paris, (Tél. 325-34.57), a publié récemment une bibliographie des ouvrages relatifs à Victor Segalen, et de ses œuvres imprimées.
- La belle édition du « Journal des Iles », in 8°, 160 pages, publiée par les Editions du Pacifique 26, rue des Carmes, 75005 Paris, en 1978, intéressera de plus les médecins, car elle comprend la réimpression du « Cahier d'observations médicales » de la *Durance*, dont Segalen était le médecin-major.
- Le remarquable article publié dans *Cols Bleus*, hebdomadaire de la Marine, 2, rue Royale, 75008 Paris, n° 1504 du 21 janvier 1978, sous la signature du Commissaire-Général Hillairet, donne une excellente idée générale de la vie et de l'œuvre du poète (pages 4 à 9).
- Mais tous ceux qui veulent chercher à connaître et à comprendre encore davantage cet écrivain sans commune mesure ont intérêt à lire la thèse très importante qui lui a été consacrée : « Victor Segalen », par Henry BOUILLER, grand in 8°, 424 pages, Mercure de France, Paris, 1961.